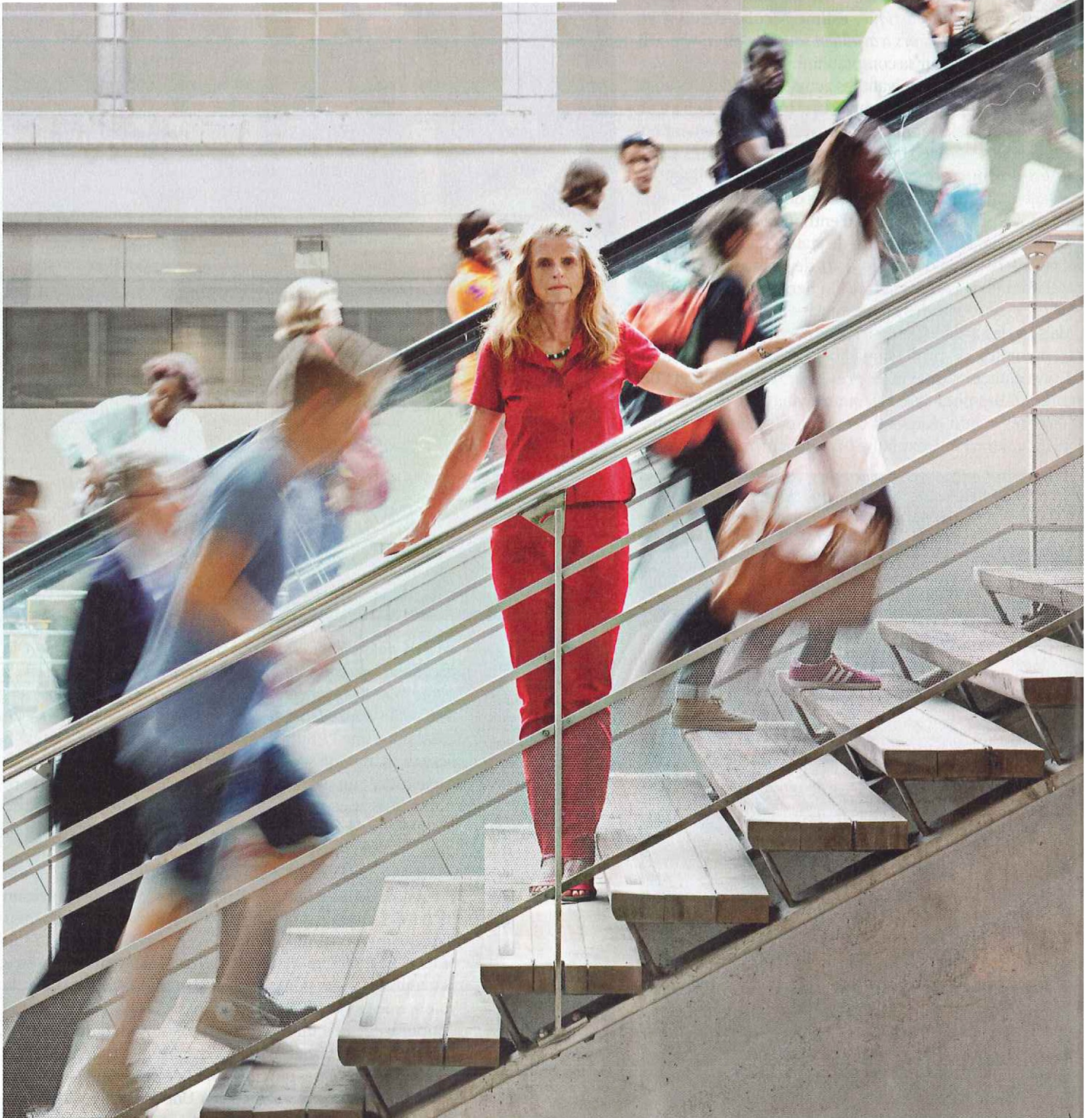


GARE DE BABEL

La cinéaste Claire Simon s'est longuement immergée dans la gare du Nord. De cette ville dans la ville, elle a rapporté la matière d'une fiction. Plongée au cœur d'une ruche fascinante. Par Laurent Rigoulet



Trouvez votre place. Contre une balustrade, par exemple, près du «*café des Congolais*», dans la galerie qui surplombe les quais bondés du RER. Fermez les yeux et écoutez. La gare vous enveloppe dans l'instant. Vous êtes aspiré par le tumulte et la réverbération, le bourdonnement de mille conversations qui ne font que passer. Il faut tendre l'oreille, faire le point, chasser les parasites

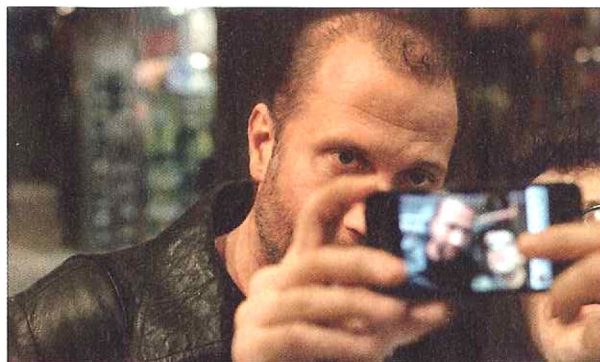
comme sur la bande FM, une discussion se détache, puis une autre. Un type hilare raconte comment il s'est fait piquer sa seule paire de chaussures pendant qu'il dormait, dans un foyer de Saint-Denis. Deux apprenties infirmières répètent l'entretien d'embauche qui les attend à l'hôpital Lariboisière («*Le casier judiciaire, il faut vraiment en parler?*»), un Ivoirien fait un exposé complexe sur la situation familiale au pays à un collègue qui ne l'interrompt jamais. Il est 17 heures, jour de semaine comme un autre. Très vite, des dialogues s'impriment, des fragments d'histoire, des vies qu'on imagine. C'est le credo de la cinéaste Claire Simon, l'exercice qu'elle a proposé un jour à ses étudiants de la Femis qui se plaignaient de ne pas tourner : «*Allez dans les gares, vous y trouverez forcément quelque chose à raconter.*» Ça ne les a guère inspirés. Depuis 2008, la cinéaste, ethnologue de formation, documentariste opiniâtre (*Récréations*, *Coûte que coûte*), auteur de fictions tranchantes (*Sinon, oui*), n'en est, elle, pas revenue. Six mois d'immersion d'abord. Avec trois acolytes et un cahier, un stylo, un magnéto. Des jours entiers, des nuits parfois, à espionner des conversations, à provoquer des rencontres, à poser des questions. «*La gare, dit-elle, c'est Internet en dur. La multiplicité des flux et des réseaux se matérialise sous nos yeux, et il suffit de cliquer quelque part pour voir naître une histoire.*» Pendant quatre ans, elle en a fait le centre de sa vie et en a rapporté la matière foisonnante d'une pièce de théâtre, d'un documentaire, d'une installation sur le Web... Et d'un film de fiction, avec Nicole Garcia, François Damiens, Reda Kateb, dont elle vient d'achever le tournage. Sept semaines sans quitter la gare.

Pourquoi la gare du Nord, dont la romancière Joy Sorman vient, elle aussi, de tirer un récit **1** en notant tout ce qu'elle y entendait pendant une semaine ? Outre sa qualité de première gare d'Europe (troisième du monde), son imposante carcasse, sa structure «*en mille-feuille*», ses mondes superposés, des souterrains du RER à l'Eurostar sous la verrière, ses flux affolants (près de 200 millions de voyageurs par an, 500 000 tous les jours), qu'a-t-il de si captivant, ce lieu auquel la réalisatrice des *Bureaux de Dieu* voudrait «*faire rendre l'âme*» ? Claire Simon, femme du Sud qui est arrivée à Paris par la gare de Lyon, a toujours été aimantée par la cousine du Nord, pour son nom («*perdre le nord*»), sa masse sombre, sa vibration énorme, sa réputation sulfureuse : «*C'est une frontière à l'intérieur de la ville. Elle est bourgeoise et prolétaire, européenne et mondiale, et, heure par heure, elle peut presque donner une image de la France dans sa totalité. C'est une vraie place publique, à la différence de la République ou de la Concorde, c'est là qu'on se croise tous les*

«Heure par heure, la gare du Nord peut donner une image de la France dans sa totalité. C'est une vraie place publique.»

Claire Simon

jours ou qu'on se rencontre par hasard, c'est là qu'on vient prendre la température du monde ou qu'on vient faire un scandale.» Les premiers habitués qu'elle a rencontrés lors de son enquête, les vigiles black qui arpentent les tréfonds de la gare RER et qu'elle voit comme «*des personnages de l'Antiquité*» condamnés à errer, aiment la gare pour ça, parce qu'elle est le «*centre du monde*» et qu'ils en ont la responsabilité, un endroit stratégique où défile tout le pays d'aujourd'hui, les riches et les pauvres, les voyageurs d'Eurostar et ceux des trains de banlieue, les jeunes en colère, les SDF, les vendeurs sans boutique... Dans le film, Reda Kateb joue un étudiant en sociologie



qui soumet un questionnaire aux passants et leur fait raconter leur vie. Sujet de sa thèse : «*Mobilités locales et migrations globales.*» Ou plutôt : «*Gare du Nord, village global.*»

Ce village, quand on s'y pose, à la lisière de l'été, donne le tournis. La foule est changeante, les visages se multiplient à l'infini, s'impriment et s'effacent, le décor est vaste et fuyant. Il y a peu de repères quand on s'écarte du flux tendu des voyageurs. «*Rien n'est stable, ici, à part les piliers*», a dit, un jour, à Claire Simon, un des serveurs de l'Alizé, le bar des grandes lignes. «*J'ai vite compris qu'il ne fallait s'attacher à aucune impression, la nature de la gare est aussi variable que le ciel ou la mer, les gens ne font que passer et même ceux qui y traînent finissent par disparaître. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai voulu enregistrer leur parole, c'est un travail d'archives, la nature même du cinéma, fixer les choses avant qu'elles ne s'évanouissent.*» Le scénario est né dans la gare, entièrement tissé des histoires entendues ici et là, en particulier dans la vaste galerie souterraine qui fait le pont entre les lignes de métro et celles du RER. Les voyageurs de banlieue débarquent là, comme les touristes en provenance de **»»**

A gauche, Claire Simon, la réalisatrice : sept semaines sans quitter la gare. A droite, François Damiens et Nicole Garcia.

» Roissy. Ça n'est pas encore Paris, mais déjà une ville, avec ses néons, ses cafés, ses boutiques, ses habitués et ses codes. Tout est fait pour qu'on y circule vite, pour décourager les pauses et les rassemblements. Nicole Garcia y a passé des heures, assise sur un «siège de pêcheur» entre les prises, sans qu'on la remarque. Le cinéma, ici, n'émeut guère. Des badauds demandent si c'est une série, l'équipe répond «Oui, pour la télé canadienne...»: ils passent leur chemin. D'autres se précipitent dans le champ de la caméra, sans dévier d'un pouce de leur trajet quotidien, criant: «Faites chier avec votre film de merde.» «Les gens ne s'arrêtent pas, dit l'actrice. Comme mon personnage est malade, débordé de fatigue, il m'est arrivé de simuler un malaise, de me mettre à terre... personne ne me relevait.» Du coup, c'est elle qui observe et découvre, avec un appétit croissant, une France rude, énergique, qu'elle avoue mal connaître et dans laquelle elle se réjouit d'être «infiltrée»: «J'ai l'impression d'un voyage.»

Claire Simon, avec qui Nicole Garcia avait tourné *Les Bureaux de Dieu*, est un guide précieux. En quelques années, elle a découvert la géographie sociale d'une France «plus américaine» qu'elle ne l'imaginait, mélangée, mouvante, tendue et livrée aux rudesses de l'économie informelle. Elle a tracé les contours d'une carte que personne n'aurait songé à dessiner et qui nous renseigne sur les tréfonds de la gare, ceux qui en font leur jardin secret et s'y arrêtent une demi-heure tous les jours, les Africains qui viennent palabrer vers La Croisante-rie ou à Côté Café, les jeunes de banlieue qui s'installent au sous-sol de la galerie parce c'est chez eux et qu'ils se sentent plus libres qu'à la porte de leur cité, la dame pipi de l'Alizé qui veille sur «les portes de l'enfer», les immigrés surdiplômés qui pigent dans les boutiques ou ailleurs en attendant des jours meilleurs, les provinciaux qui n'en reviennent pas d'avoir atterri dans ces sous-sols faute de travail dans leur région... «C'est une caverne à histoires, dit la cinéaste, un lieu quasi mythologique.» Les couloirs sont peuplés de figures et de légendes: une fille qui joue d'un instrument ancien se promène avec un marteau dans son sac («comme ça, je suis tranquille»), un marchand iranien dont on dit qu'il séquestre des jeunes filles dans sa réserve, un jeune flambeur black qui se fait appeler «Easy Money» et considère la gare comme le plus chaud des lieux de rencontres («Ici on baise. Mecsfaciles. Filles faciles»). Si on pouvait le suivre, il nous mènerait peut-être vers un des lieux secrets de la gare, la «chambre du RER E», tout en bas, tout au fond, à l'extrémité d'un quai, une pièce où les jeunes, dit-on, vont faire l'amour.

Aux producteurs associés qui voulaient lui rendre visite sur le tournage, la cinéaste a dit: «Si vous ne nous trouvez pas, c'est que nous faisons un bon film!» Et de fait, on ne les déniche pas sans mal. L'équipe est légère et passe vite d'un quai à l'autre, se fond dans la foule des voyageurs. Peu de câbles et de matériel, la gare est un «studio vivant» qui alimente le film de ses lumières et de son énergie vitale. «En règle générale, un tournage repose sur une stratégie militaire, dit Richard Copans, l'alter ego documentariste de Claire Simon, qui tient, ici, les rôles de chef opérateur et de producteur. On investit un endroit, on le quadrille, on l'occupe méthodiquement. Ici, c'est tout le contraire, c'est le lieu qui décide de tout, on s'adapte avec la souplesse et la légèreté d'un

Le scénario est né dans la gare, entièrement tissé des histoires entendues ici et là.

« Mon personnage est malade, et il m'est arrivé de simuler un malaise... Les gens ne s'arrêtent pas. »

Nicole Garcia



commando.» Aucune ligne de démarcation entre la gare et le film, les acteurs sont lâchés au sein de la foule, dans les trains, les couloirs ou sur les quais bondés. Ça marche si bien qu'un jour une proche passant par la gare nous envoie un SMS: «Nicole Garcia complètement folle? Marche seule dans la gare du Nord en prenant des poses christiques.» La machine du cinéma s'était fait oublier, elle n'avait vu que l'actrice menant son personnage dans la foule: «J'ai trouvé là une liberté que je ne connaissais pas, dit l'actrice. Il n'y a aucune barrière avec la réalité, avec l'énergie naturelle et un peu folle de la gare, et celle-ci est contagieuse. Ça dispense de l'effort habituel, du rituel "silence, on tourne". Là, il faut suivre le courant et prendre la vague. Et savoir se laisser aller car, quand on est en prise avec une foule d'acteurs non professionnels, on ne peut se permettre de ne pas être au niveau.»

La réalité débordait de la fiction et inversement. Des contrôles d'identité menacent de tourner à l'émeute, et la cinéaste s'acharne à reconstituer la situation dans toute sa complexité. Une altercation entre un jeune homme et sa compagne est à deux doigts de provoquer une bagarre générale, la foule n'ayant pas remarqué qu'il s'agissait d'un tournage. Le travail échappe souvent à tout contrôle: «C'est exactement ce que je cherche, dit Claire Simon. Le contrôle, ça n'est pas mon problème. Ils sont nombreux, dans notre société, à s'en occuper tout le temps. Ce qui m'intéresse, dans le travail de cinéaste, n'est sûrement pas la maîtrise, mais plutôt l'idée d'être au front, là où tout est incertain, où le monde est mouvant. Et ça m'intéressait d'y faire évoluer de grands acteurs. Sans filet. Sans protection.» Elle espère en rapporter des images, des histoires, des mots qui, dans longtemps, donneront une image assez nette de ce qu'était la France en 2012. Maintenant que le travail d'enquête et le tournage sont terminés, elle s'angoisse à l'idée de n'avoir saisi qu'un fragment d'une réalité toujours plus complexe: «J'aurais volontiers installé un petit bureau dans la gare pour garder un poste d'observation.» ●

Paris gare du Nord, éd. Gallimard, 2011.

À VOIR

Les Bureaux de Dieu
Sinon, oui
Coûte que coûte
Ça brûle

Films de Claire Simon en DVD, éd. Shellac.